

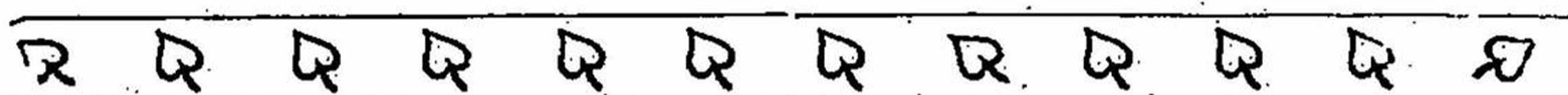
inoubliables. — Comme cela est plus artistique que la Sieges-Allée (allée de la victoire), regorgeante de statues, et le gigantesque monument de Bismark, entre la colonne de la Victoire et le Reichstag.

Un joli coup d'œil, par ce jour de givre, c'est encore, des fenêtres du métro aérien, entre les mille entrelacs tout blancs des ferrures des ponts, la perspective de la grande gare de Potsdam. Tous ces trains blancs, qui sifflent, vont, viennent, s'entrecroisent, avec les yeux jaunes de leurs lanternes, au-dessous de l'électrique qui nous entraîne à toute vitesse dans le brouillard, donnent une impression très inattendue du décor de quelque gigantesque théâtre, rendue plus bizarre encore par le dédale de ces ponts superposés que nous passons et quittons tour à tour...

J'adore dans Berlin ces aspects qui ne donnent pas une sensation de déjà vu ; c'est pourquoi j'aime, malgré le froid, errer dans les rues noires, aux grandes maisons aux toits plats, bordées de statues et de clochetons, comme aucune ville française n'en a sûrement, et qui déjà sentent la Russie, pourtant lointaine. C'est là, je crois, un des traits originaux de Berlin, avec le bruit infernal des trains si nombreux, le calme de la foule, même dans la Friedrichstrass, les grands boulevards d'ici, et la chamarrure d'uniformes militaires et civils. Il faut le reconnaître, la grande houpelande grise des officiers s'accorde merveilleusement avec le casque doré et empanaché, et les hussards de la mort et les cuirassiers blancs ne sont point banals pour des yeux français. Malgré moi, je me retourne, pour suivre plus longtemps des yeux la note souvent harmonieuse d'un uniforme nouveau, et j'arrive à comprendre la passion du costume de leur coquet empereur, l'empereur-charlatan, comme je lisais hier dans un journal français...

(Berlin, 18 novembre.)

CH. FRANHOR.



Les sombres heures

Concevez un OEdipe éloigné d'Antigone,
Un aveugle sans chien, ni bâton, qui tatonne
Dans le vide béant pour trouver son chemin ;

Concevez un forçat sans compagnon de chaîne ;
Un naufragé, nageant vers la barque trop pleine,
Où nul, pour le sauver, ne veut tendre la main ;

Concevez l'imprudent voyageur qui, sans guide,
S'égare et manque d'eau dans le désert torride ;
L'amant qui voit la mort à son chevet s'asseoir ;

Concevez le mineur, sauvé de la tuerie,
Dont un éboulement bloque la galerie...
— Vous saurez le tourment des heures sans espoir.

MARCEL PAYS.



L'ART ET LES ARTISTES

Après le Salon d'Automne

Dans ce Salon, comme dans les autres, la peinture a tenu la plus grande place.

Mais, avant tout examen, il convient de remarquer et de louer l'éclectisme, le goût et la juste mesure qui ont présidé à l'arrangement des œuvres, placées en regard les unes des autres. Savamment et judicieusement, les organisateurs des salles ont mélangé et réparti agréablement les peintures, sculptures, dessins et objets d'art entre eux. Nous félicitons de leur goût et de leur habileté M. Forain et M. Maxime Delthomas, spécialement choisis par le comité pour organiser la répartition des œuvres dans les salles.

La première impression qui se dégage de notre visite est l'étendue, la diversité ou la complexité des talents que l'on trouve rassemblés ici. Poncifs, classiques et désuets, réalistes obsédants et attirants, impressionnistes amusants ou révoltants, dans chaque salle il y a goût pour tous et si un sourire plisse la lèvre d'un « bourgeois » à la vue d'un Matisse ou d'un Van Dongen il peut calmer son alerte en reposant son œil sur des toiles, de valeur non moindre mais d'audace plus contenue.

Nous aimons MM. Simon et Belleruche. Ce dernier abandonnant ses superbes et grasses lithographies ou la grâce inachevée d'un crayon se plaît à peindre une femme exquise.

Les « Baigneuses » de M. Albert André sont charmantes et réelles. Il sied de remarquer le grand souci de coloris que cet artiste cherche à réaliser.

Si Manet, parfois, préside un peu dans l'harmonie et la robustesse de ses œuvres il faut l'en louer, car cette influence ne peut lui nuire.

A noter les deux aquarelles de M. Deslignières, le « Port de Binic » et « l'Oise près de Thourrotte ». On sent dans ces deux paysages un parti-pris très louable de rompre avec les trop vulgaires traditions de l'impressionisme outrancier. M. Deslignières veut donner à ce qu'il représente un caractère tout personnel et ce vouloir est louable.

Les six envois de M. Tancrede Synave réjouissent l'œil par leurs tons clairs, un peu voulus peut-être : des six toiles, la même gamme de couleur s'échappe, sans toutefois trop choquer, car elle est en belle harmonie.

Avec M. Bendeley, nous avons un aspect tout nouveau de natures mortes. Ces compositions ont en général peu de valeur aux yeux des profanes, mais le connaisseur s'arrêtera devant les toiles de M. Ben-

deley : peintes en plein air, ces natures mortes ont un charme spécial et quelque chose de plus vivant que certaines toiles qui tendent à représenter des personnages. Nous ne citons personne !

La symphonie grise de Mademoiselle Durand Lespada ne sera, hélas ! pas assez remarquée ; car la couleur règne en maîtresse au Salon d'Automne et les toits de Paris que cette réelle artiste expose passeront du vulgaire inaperçus. Nous sommes cependant heureux de constater la très personnelle interprétation que Mlle Durand-Lespada a su tirer d'un sujet aussi banal et, qui plus est, de la façon si intense avec laquelle elle a su le traiter.

Le charme qui se dégage des envois de M. Gilbert Lanquetin est personnel. Tellement traitée par maints

pinceaux, la Seine, sous le sien, prend une note tout à fait nouvelle.

Devant les Dethomas, si originaux en leur facture, il faut s'arrêter, carpeud'artistes de nos jours ont le courage d'affirmer une manière nouvelle comme cet artiste véritable. Aux ombres volontaires de ses compo-

sitions, il sait opposer des clartés crues d'un bel effet, simples, bien ordonnées, sans surcharge ; ces compositions sont dignes d'un long arrêt et tel qui s'y complaira trouvera un enseignement

L'âpre Auvergne séduit M. Victor Charreton. Cet artiste peint avec savoir et véracité. Sans convention et sans « manière, » il interprète chacune de ses toiles dans la facture qui lui convient.

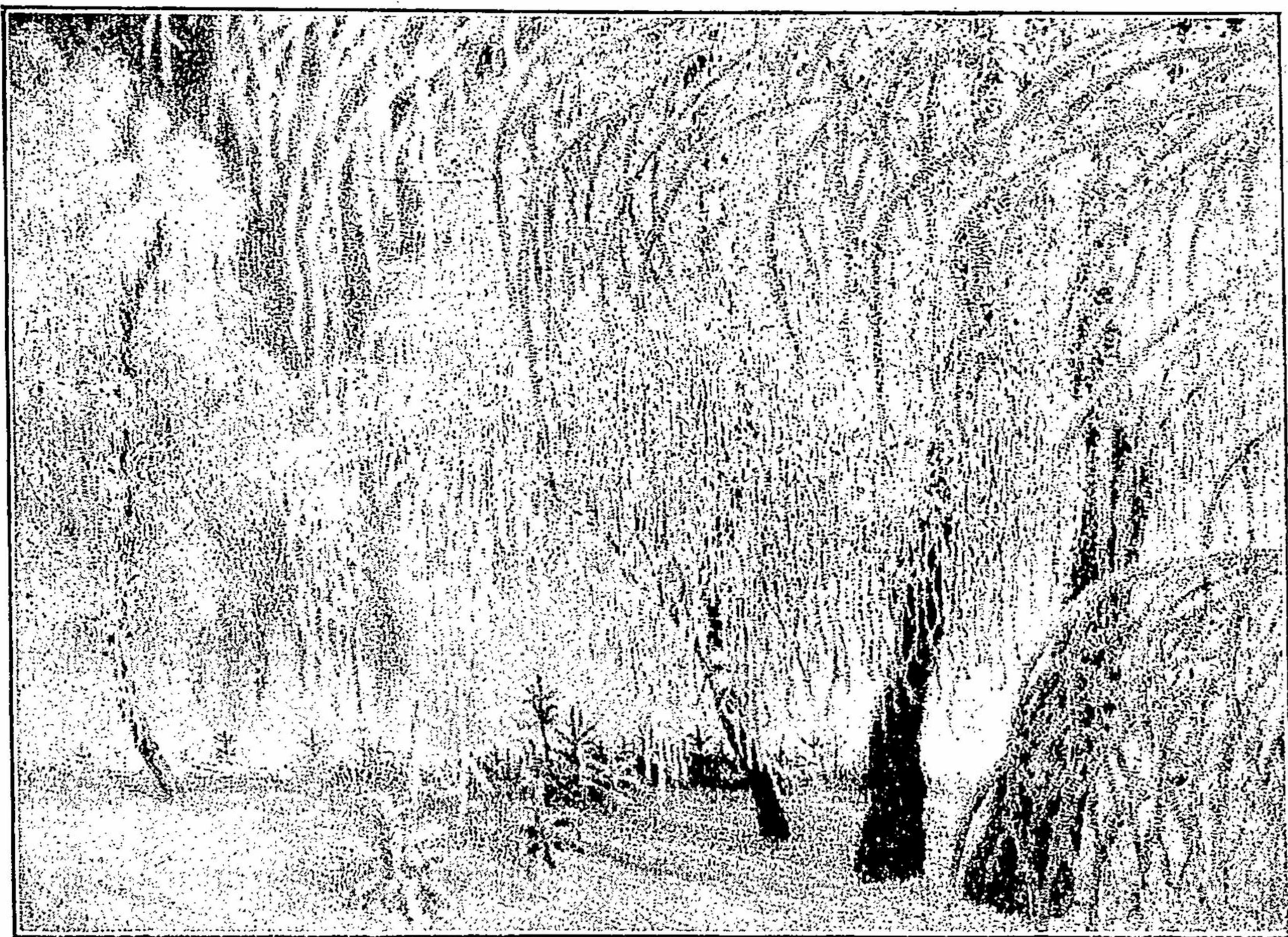
Habituée aux expositions la comtesse J. de Bermond d'Aunon nous présente quelques aquarelles dont on doit louer l'habileté. Le plus grand éloge que l'on puisse faire est que la facture relève de la main d'un homme et non d'une femme. A une véritable

artiste il ne peut être donné hommage plus flatteur.

M. Morerod, plus sage et moins personnel qu'auparavant, nous donne un tryptique de scène espagnole. Mais, malheureusement à ces thèmes on opposera toujours les Zuloaga et nul devant ne soutiendra la comparaison. Si les yeux qui regardent les œuvres de M. Manzana-Pizarro n'ont point vu de vieilles fresques espagnoles ou mauresques, ils seront charmés tout en étant très étonnés. Les ors et les ocres de ses toiles nous captivent et il faut déplorer que les architectes de nos jours ne voient point en cet artiste, né d'artiste, une des natures les plus propres à fresquer des murs modernes.

Mme Faux-Froidure, dont nous nous souvenons

d'avoir apprécié une claire et vivante aquarelle, « *Les Hortensias bleus*, » à Londres, expose toujours avec un très légitime succès. Grâce à son habileté elle sait noter d'une façon gaie et pourtant savante, les mille effets que ses yeux voient dans les objets qu'elle représente.



Givre, tableau de M. Igor Grabar

Suivant le chemin tracé par Van Gogh, M. Kees van Donghen excelle dans la peinture moderne, impressionniste et réaliste — si son dessin manque parfois un peu de tenue, ce défaut est racheté grandement par une très curieuse interprétation des masses et des ombres — pleine et violente. Sa peinture cependant captive, car de grandes qualités en font quelque chose de bien, de très bien même.

Comme pour M. Matisse, qui ne nous donne cette année qu'un paysage, il se peut que certains ne goûtent point cette peinture. Cependant l'œil s'y fait et on peut y trouver de fort belles choses : l'avenir nous l'apprendra. Toutefois elle est digne d'intérêt

par sa hardiesse et sa nouveauté : on la remarque et la discute. Nous disons cela, non pour M. Matisse personnellement, mais pour tous ceux de cette école réaliste.

Si quelques-uns peuvent se permettre ces hardieses de lumière, de taches, et de contours cernés outrageusement, il est triste de voir de pauvres singes du pinceau vouloir essayer de copier ceux qui, sachant déjà, essayent, à leur grande louange, de chercher une facture nouvelle.

Le « *Faune au miroir* » et le « *Nocturne* » de M. Fougerosse sont sujets à des louanges. Ses paysages, dignes de ses toiles d'intérieur sont aussi typiques que personnels. Nous citerons avec plaisir sa « *Place Flamande* » qui, parmi ses quatre envois, suffirait à le faire remarquer.

Gottlob, plus dessinateur que peintre, a su cependant dans le « *Portrait de M. Gualtero Kyes* », donner une impression spirituelle et très personnelle de son talent.

La Bretagne hante Mme Gonyn de Lurieux et, heureusement cette hantise a su lui faire rendre d'admirables toiles, chose rare et à noter.

D'un très bon impressionnisme sont les toiles de M. Igor Grabar. Ses « *Fleurs Bleues* » ont obtenu un succès mérité. Bien que M. Grabar se complaise surtout aux neiges et aux glaciers, il sait pourtant obtenir, par la richesse de sa palette, des harmonies toujours nouvelles. Grâce à lui la monotonie d'un effet ne neige se colore, s'anime, vit en quelque sorte et captive. On a beaucoup parlé parmi ses œuvres précédentes, de la « *Femme aux Seaux* » et des « *Neiges de Mars* », si caractéristiques et bien rendues. Bien supérieur comme interprétation, le « *Monceau de Neige* » charme aussi.

L'étendue neigeuse et glacée qu'il a choisie devait être interprétée d'une façon monotone par tout autre que par lui ; M. Grabar en a fait une toile agréable et cependant fidèle. L'œil se repose à la regarder, l'im-

pression que l'artiste a dû chercher se dégage profonde et pénétrante... une impression de froid.

« *L'Ombre Azurée* » bien trouvée et très savamment rendue, ne fait qu'ajouter un peu de gloire à celle que M. Igor Grabar a déjà acquise.

Signalons aussi les toiles d'un délicat impressionniste étranger, M. L. Granzou. Tout jeune, cet artiste nous paraît devoir fournir une féconde carrière, trop féconde peut-être, car ces œuvres dénotent un peu de hâte.

Une seule chose de M. de Gardier et traitée en étude. Nous aurions été heureux d'admirer de cet artiste une des belles compositions dont il est coutumier et qui donnent avec de claires notes fraîches, des impressions d'une élégance agréable et sympathique.

M. Camion exposait cinq toiles qui attirèrent par leur grâce. Passant d'une étude de nu à une nature morte, il peut varier son talent et sait interpréter d'une façon égale l'une et l'autre.

Cheret, toujours semblable à lui-même (car il ne change pas : trop peu même !), nous montre quelques pastels toujours charmants. Le bleu Sèvres, le vert et les roses changeants nous font aimer les scènes qu'il exécute. Mais Watteau est un grand peintre et quand on voit un Cheret on pense trop à son divin maître. Il y a toujours, dans la facture de M. Cheret, une virtuosité et un laisser-aller agréable. Si pourtant cet artiste incontesté voulait un

peu chercher, il trouverait, peut-être dans un genre différent, de bien jolies choses. Mais... on ne reconnaîtrait plus Cheret, et un Cheret doit être un Cheret.

M. John-Duncan Fergusson, brillant et aimant les aspects de la vie mouvementée de Paris, peut rivaliser avec nos meilleurs artistes pour en interpréter les phases diverses et compliquées.

Nous dirons aussi qu'il faut admirer avec attention les mélancoliques toiles de M. Othon Friesz, qui sont vraiment dignes d'intérêt. Un mot aussi sur une jeune



Rayon de Soleil, tableau de M. Igor Grabar

artiste qui a, nous l'espérons, beaucoup d'avenir, je veux dire M. Schoman. Ses chats, très réels, ont la souplesse et la vie que tant de peintres de ces animaux ignorent, sauf Steinlen.

M. Lempereur, un peu outré, aime les couleurs assez teintées. Il faut l'en louer, car il s'en tire à merveille. Ses trois toiles de courses sont curieuses et se laisseront regarder avec plaisir.

La composition de M. Maufra est grande, trop grande. Nous avons admiré de lui des toiles moindres et d'un intérêt beaucoup plus vif.

Les Naudin sont toujours remarquables. Que cet artiste peigne, dessine ou grave, sa personnalité reste la même. Louangé l'an dernier par M. Paul Adam cet éloge est appréciable et ce que nous dirions de lui ici n'ajouterait rien à sa gloire. Cependant Goya et Constan'in Guys sont un peu en

lui, ce qui d'ailleurs ne lui fait aucun mal. Avec le temps, il saura personnaliser son art et faire de très véritables Naudin.

Les dessins de M. Ricardo Florès, toujours charmants et amusants, savent nous retenir longtemps. Il est déplorable que ces pittoresques compositions aillent aux journaux illustrés qui ne font aucun cas de ces très jolis croquis.

M. Valloton ne nous fait admirer qu'une toile. Cela est très regrettable car, à notre avis, c'est un des artistes modernes le plus appréciés pour ses qualités originales et personnelles.

Les Diriks sont toujours trop semblables aux Diriks. Cependant, par une très facile exécution, M. Diriks nous fait entrevoir des aspects de la nature très réels; nous citerons parmi ceux-ci son paysage norvégien.

Les violences de M. Borchardt nous plaisent, car il nous semble voir en lui une personnalité très plaisante qui, loin de se plier aux exigences des amateurs, sait et veut ce qu'elle sent.

* * *
Nous devons aussi donner quelques lignes à l'Expo-

sition finlandaise. Des trois à quatre cents toiles rassemblées au Salon d'Automne peu sont intéressantes. Nous ne citerons que les grandes compositions de M. Enckell. Un peu froides, bien ordonnées cependant, dans des tonalités très claires et par cela même facilement harmonisables, il nous conte en trois panneaux différents, qui doivent



Fleurs, tableau de M. Igor Grabar

faire un ensemble, *la vie et la mort*.

Les personnages, tous bien musclés et consciencieusement dessinés, sentent un peu trop l'atelier et nous préférierions les voir traiter un peu moins sèchement. Au contraire de M. Enckell, M. Thomé traite mieux et plus grassement le nu. Nous ne parlerons que des trois petits enfants sur le sable. Par leurs poses, ils sont amusants et par leurs carnations ils sont vrais. Les paysages de M. Thomé sont aussi dignes d'un arrêt du promeneur.

En dernier lieu, nous dirons beaucoup de bien des œuvres de M. Faven. A de grandes qualités,

cet artiste a le tort d'opposer un peu trop de hardiesse dans sa facture — il est vrai que, si l'impression reste la même, ce qui arrive dans ses toiles, le but est atteint. Ses trois personnages dans la neige sont bien et la composition de ceux qui prennent le thé a une réelle valeur.

* *

Un coin trop dédaigné du Salon d'Automne est la section réservée au livre.

Que de choses belles, contenues dans ces papiers réduits. Peu de personnes pensent à les regarder et à y chercher l'art qui règne dans ces petites compositions.

Grâce à M. Pelletan, qui a eu le bon goût de demander à Steinlen les illustrations de la « *Chanson des Gueux* », nous aurons une belle œuvre et une belle édition.

M. Piazza a su nous donner « *Petits poèmes en prose* » de Baudelaire et « *Les Mille et une Nuits* ». Il faut admirer et louer ces deux choix, car il était aride et dangereux de s'attaquer à deux œuvres qui ont déjà tenté et inspiré tant d'artistes.

M. Romagnol ne pouvait mieux choisir que M. Avey pour illustrer les « *Demi-Vierges* » de Marcel Prevost. M. Kupka était aussi tout indiqué pour les « *Erynnies* » de Leconte de Lisle. M. Romagnol continue brillamment les belles éditions si artistiquement commencées par la *Collection des Dix*.

L'éditeur Rey, très personnel en ses publications expose les illustrations de Huard (Ch.) sur Berlin, Londres et New-York.

* *

La sculpture nous a révélé un réel talent nouveau. Nous voulons citer M. Albert Comès. Très jeune encore, élève de Rodin, dont il a les qualités et le fini précieux, comme la brutalité excessive, M. Comès sera apprécié. Sa tête de face montre la note de véracité qu'il sait donner à une tête de caractère; au contraire dans la tête de l'enfant, il fait voir la douceur dont il est capable quand il s'agit d'exprimer une expression fugitive et délicate.

Le Suédois Eldh montre avec habileté une volonté constante d'interpréter moralement les figures qu'il représente. Aux angles durs d'une face d'homme il a su donner la dureté qu'il faut et, au contraire, interprétant un corps de femme, il a trouvé de la souplesse pour empâter harmonieusement les contours.

Je pense le plus grand bien des extraordinaires et si vivants animaux de M. Buggatti. Parmi les trop nombreux animaliers du temps présent, nous osons dire qu'il est le seul sachant animer et douer ses sujets des mouvements qui sont le propre de chaque race.

Tout en étant excessivement amusant, ce qui n'est pas à dédaigner, M. Buggatti sait être vrai.

Je noterai aussi les tapisseries de M^{me} Sabine Desvalliers. Sa frise, où elle a su donner à l'encalyptus des formes nouvelles, vaut d'être remarquée.

M. Lalique, dans un coupe papier, une broche et des pendants, sait toujours rester le Lalique que nous connaissons et apprécions.

* *

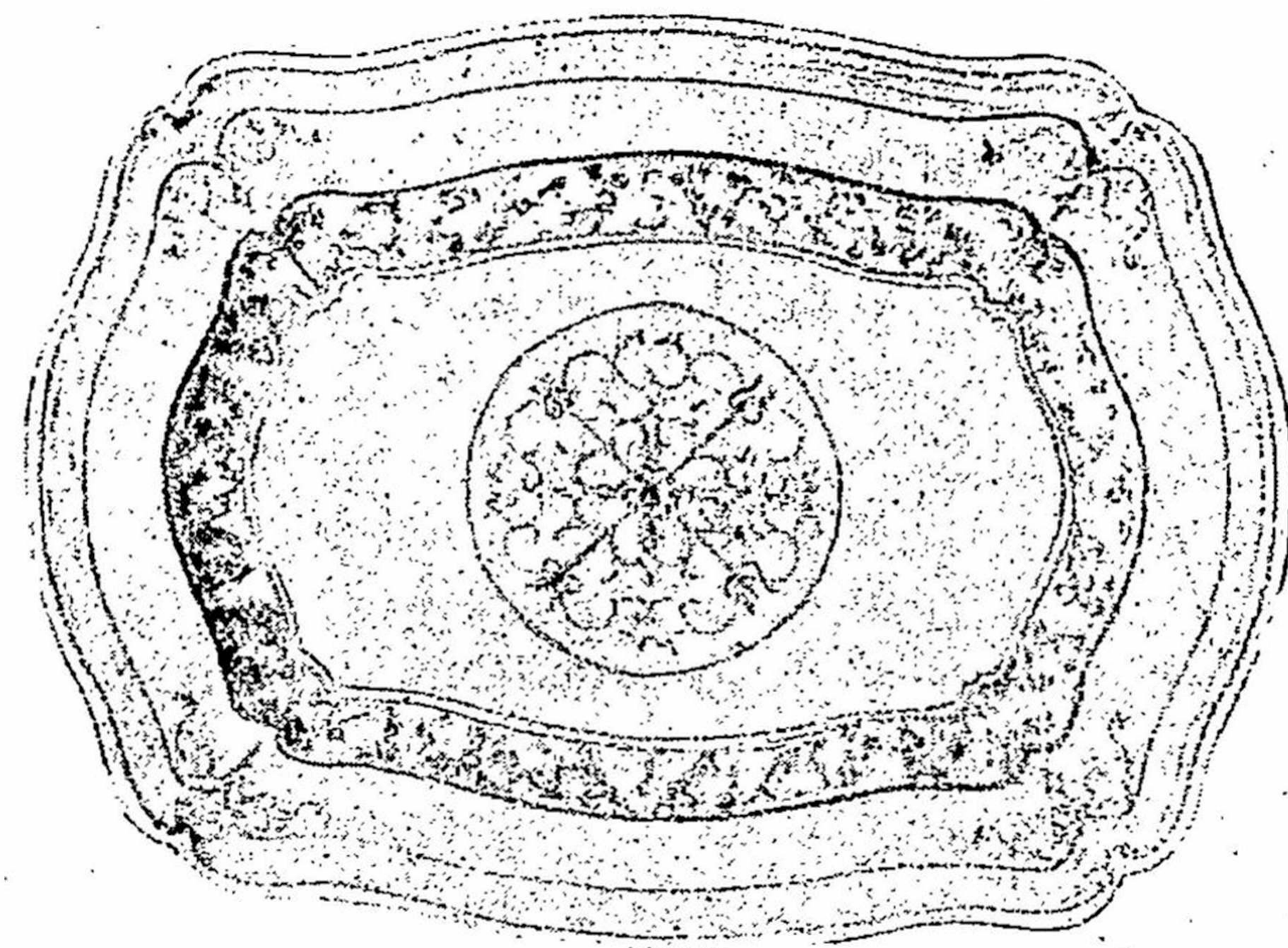
En somme, le Salon d'Automne de 1908 n'est pas inférieur aux précédents; il tend même vers une progression constante, grâce à la très heureuse initiative qui incite chaque année les membres actifs à choisir parmi eux les plus capables pour donner par leur éclectisme et leur goût un ensemble parfait au visiteur avide de sensation d'art.

Les expositions rétrospectives que l'on y organise chaque année sont toujours fort goûtées. Celles qui ont rappelé à notre souvenir le Greco et Monticelli ont été très judicieusement organisées, cette fois.

LUCIEN GUY.

L'Art décoratif au Salon du Mobilier

Considéré uniquement au point de vue du but vers lequel il tend, l'Art est la manifestation du Beau. Considéré dans ses moyens, il est l'interprétation de la Nature même. Où le beau est absent, l'art n'existe pas. Où les proportions, l'harmonie, la délicatesse que présentent la nature sont ignorées ou méconnues, il n'y a plus d'art.



Composition de Mme Jeanne Brunet

L'art est uniquement et au premier chef l'expression même de la beauté naturelle.

Une particularité à signaler d'une façon toute spéciale est la tendance de certains artistes à emprunter les sujets de décoration à la nature. Quand il est guidé par un amour toujours plus vif du vrai et du sincère, l'artiste, grâce à un travail opiniâtre, arrive à la vérité émouvante, à cette interprétation passionnée et personnelle qui sont la marque du génie.

La Revue Moderne

Illustrée

des Idées, des Faits, des Hommes et des Œuvres



8^e Année. — N° 12. — 10 Décembre 1908

SOMMAIRE

LES IDÉES :

Le Féminisme d'après quelques nouveaux Romans, par IDA-R. SÉE.

Béryl, par HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NIEVELT.

Poésies : La Nuit, par MARCEL NADAUD. — *Sépultures Modernes*, par E.-M. BOUCHENY.

LES FAITS :

La Loi du 9 avril 1898 sur les Accidents du Travail, par YVES MICHEL.

Les Maisons de Famille pour Jeunes Filles isolées, par SCINTILLAC.

L'Enseignement Moderne : L'Education professionnelle pratique, par V. NORTEX.

Carnet du Gourmet : Le Pain d'Epices. — Le Champagne des Eaux de Table, par G. EMMAX.

LES VOYAGES DE L'HIVER 1908-1909.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES :

L'Art et les Artistes à l'Exposition de Londres :

M. Paul Vayson, peintre, par E.-M. BOUCHENY.

M. Camille Fonce, graveur, par E.-M. BOUCHENY.

M. Henry Cheffer, peintre et graveur, par LOÏC DES GOYS.

M. J. Godefroy, architecte, par E.-M. BOUCHENY.

M. G. Guillemonat, architecte, par E. M. BOUCHENY.

M. Constant Lemaire, architecte, par LOÏC DES GOYS.

Le Cuir gravé en couleurs dans la Reliure d'Art, par C. MONOD.

Le Dessin des Plantes et des Fleurs, par J.-A. POITEVIN.

L'Art décoratif :

La Sculpture d'Art à l'Exposition du Mobilier, par E.-M. BOUCHENY.

La Pâte de Verre, par MARCEL PAYS.

Notes de Musique :

La « Vega » ou Lyre transformée, par A. SYLVAIN.

Les Oiseaux chantants, par J.-A. POITEVIN.

DIRECTEUR : C.-E. CURINIER

La REVUE MODERNE paraît le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :	FRANCE	COLONIES ET ÉTRANGER
Un An.	10 »	12 »
Trois Ans.	25 »	30 »
Prix du Numéro	0 75	1 »

Office Général d'Édition
DE LIBRAIRIE & D'IMPRIMERIE
PARIS

14, rue du Cardinal-Lemoine, 14



10 DÉCEMBRE 1908

8^e Année. — N° 12

Toutes les Idées s'expriment dans la REVUE MODERNE, toutes les Opinions s'y discutent librement, mais les Articles n'engagent que le Collaborateur qui les signe et ne donnent que son avis personnel.

LE FÉMINISME

d'après quelques nouveaux Romans

La littérature reflète les mœurs, a-t-on dit : le féminisme a donc cessé d'être un thème à plaisanteries faciles pour entrer dans les mœurs, puisque les romanciers, en France aussi bien qu'à l'Etranger, accordent à la question féministe une attention de jour en jour plus marquée. Il y a des romans féministes, c'est-à-dire des romans dans lesquels la femme est représentée non plus comme la charmeuse toujours victorieuse ou coupable, mais comme la victime de la dureté des lois, aux prises avec toutes les compétitions, toutes les difficultés de la vie économique ou de la vie passionnelle.

Les frères Rosny, les Margueritte, pour ne citer que les plus autorisés, ont donné à la question féministe une envergure de drame. Quelques-uns diront : Rien de bien nouveau dans ces faits. Fallait-il inventer le féminisme pour voir la femme exploitée dans ses vertus ou dans ses vices, vaincue souvent par l'âpreté des coutumes ou par le féroce égoïsme de l'homme, rarement triomphante autrement que par la ruse et la duplicité ? Non certes, depuis Eve sans doute, la femme, plus souvent victime que bourreau, a expié la faute originelle, si le mot de faute peut sans

déraison s'appliquer à la première duperie des sens.

Le féminisme est aujourd'hui intimement lié à la question sociale et, puisque le roman, de plus en plus, évolue vers une forme concrète de la vie, le féminisme a sa part dans les conceptions des romanciers. En Allemagne, Clara Kohn Viebig fait au féminisme un procès tendancieux : elle lui impute la faillite des vertus conjugales. Dans sa dernière œuvre : *Absolve te*, elle nous montre une femme supérieure bien indigne. Madame Tiralla, l'épouse criminelle d'un bon et honnête gentilhomme campagnard, est trop au-dessus de son mari ; elle ne voit en lui qu'un benêt dont la confiance peut facilement être trahie. De ses longs entretiens savants avec le maître d'école résulte un adultère banal et finalement un crime : Madame Tiralla empoisonne son mari pour être libre. Sa fille, restée croyante, ignorante et mystique, puise dans la foi, dans l'amour divin, le courage d'absoudre cette mère indigne et va dans un cloître expier les débordements maternels. Le roman ne manque pas de valeur documentaire : la vie des hobereaux de la Pologne Prussienne est minutieusement décrite ; certaines pages ont une saveur de terroir charmante, mais pourquoi faire de parti pris cette femme supérieure criminelle ? La mystique Rosyska est un ange de pureté, imaginé pour faire repoussoir à cette mère dévergondée. La thèse est trop simpliste ; et si Madame Clara K. Viebig a voulu signaler l'antago-